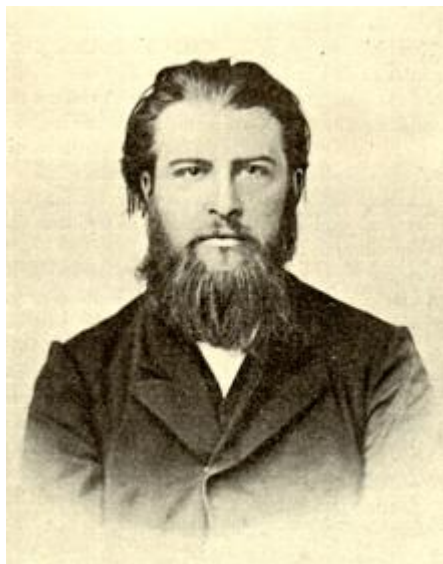


Anne DELIZÉE et Olga GORTCHANINA

EUGÈNE HINS,
UN REGARD ÉCLAIRÉ SUR LA RUSSIE



Eugène Hins
(1839-1923)

Eugène Hins est surtout connu comme figure emblématique de la Première internationale en Belgique et ardent libre penseur. Ce semeur d'idées faisait en effet partie de la glorieuse phalange des Hector Denis, César de Paepe, Désiré Brismée et autres Jules Destrée qui bataillaient ferme pour l'émancipation des masses. Mais derrière cette image de militant rebelle que l'Histoire a retenue se cache un homme à la personnalité éclectique : pédagogue, journaliste et chroniqueur, anthropologue amateur, linguiste, philologue et, enfin, traducteur de plusieurs langues.

C'est cette dernière facette de la personnalité de Hins que cet article tentera d'éclairer en se concentrant avant tout sur l'intérêt

de ce Belge hors du commun pour le monde russe. Née d'un mariage avec une Russe, d'un long séjour en Russie ainsi que d'une curiosité philologique naturelle, cette passion le pousse, pendant plus de dix ans, à écrire sur la Russie et sur les lettres russes alors quasi inconnues dans le monde francophone et à traduire des extraits d'œuvres qu'il juge marquantes afin de par-

tager sa découverte de la littérature russe avec ses contemporains. Ces écrits révèlent un véritable expert en civilisation et lettres russes, que son esprit pionnier, son originalité, sa perspicacité et la qualité de ses traductions distinguent de la plupart des autres slavisants de l'époque*.

À LA RECHERCHE DE L'HOMME

Commençons par rappeler au lecteur les traits saillants de sa biographie¹ ainsi que les éléments qui permettent de mieux cerner pourquoi et comment Eugène Hins a choisi, présenté et traduit quelques auteurs russes pour un public francophone qui commençait seulement à découvrir cette littérature et dont l'opinion était encore à forger.

Eugène Hins naît à Molenbeek-Saint-Jean le 5 novembre 1839 d'un père qui consacre sa vie à son métier d'enseignant et d'une mère femme au foyer et écrivaine à ses heures. Une famille traditionnelle qui prêche les valeurs religieuses mais également intellectuelles car les études et l'écriture étaient mises à l'honneur chez eux. Par exemple, l'oncle maternel de Hins, Ferdinand Gravrand, est également enseignant, journaliste et traducteur. Et si Eugène Hins se détourne résolument de la religion à l'âge de 22 ans pour s'engager jusqu'à la fin de sa vie dans la lutte pour la Libre Pensée, il va en revanche rester fidèle aux valeurs intellectuelles qui lui ont été inculquées dès son jeune âge, et c'est sans doute son attachement à ces valeurs qui le poussera plus tard à apprendre le russe et à s'intéresser à la vie, à la culture et à la littérature d'un pays que la plupart de ses compatriotes traitent encore de barbare à l'époque.

Le parcours scolaire et universitaire de Hins est assez classique : d'abord élève à l'école moyenne de Stavelot, puis au Collège épiscopal de Saint-Trond et ensuite étudiant à l'École normale des Humanités de Liège. En 1860, il reçoit le titre d'aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur et s'engage dans une spécialisation en lettres, toujours à Liège, lorsque l'année suivante, une crise d'ophtalmie l'oblige à renoncer temporairement à poursuivre ses études. Cette année 1861 semble être une charnière dans la vie de Hins car c'est précisément à ce moment-là qu'il renonce à la foi ; le jeune homme se met alors à la recherche d'autres idéaux et d'autres horizons. Il s'inscrit à l'Université libre de Bruxelles, fondée une petite trentaine d'années auparavant sous l'impulsion de quelques

* Nos plus vifs remerciements vont à Bénédicte Van Gysel pour sa relecture attentive.

¹ Conter par le menu la longue vie mouvementée d'E.Hins dépasserait largement le cadre de cet article. Nous renvoyons donc le lecteur désireux de faire connaissance de manière plus approfondie avec le militant et le libre penseur à l'étude magistrale de Marc Mayné (1994), que nous remercions par ailleurs vivement pour ses précisions et ses conseils avisés.

francs-maçons enthousiastes désireux de combattre les préjugés dont le monde universitaire d'alors était empli. Choix qui engagera toute sa vie puisque c'est à l'U.L.B. qu'il se rapprochera de Guillaume De Greef, d'Émile Féron et surtout d'Hector Denis qui initiera son nouveau camarade aux idées socialistes auxquelles Hins restera fidèle jusqu'à la fin de ses jours.

Atteint d'une seconde crise d'ophtalmie et forcé d'interrompre à nouveau ses études, Hins part pour le Brésil où il est engagé comme précepteur dans la famille d'un notable local ; dès son retour, Hins contera son expérience brésilienne longue de dix mois dans une série d'articles originaux publiés dans *La Revue trimestrielle* ; ce sont ses débuts littéraires, Hins a 25 ans.

Les événements et les succès s'enchaînent alors frénétiquement au cours de la décennie qui suivra : obtention du titre de docteur en philosophie et lettres en 1865, travail au ministère des Travaux publics de 1865 à 1868, lancement d'un programme de cours populaires publics avec Paul Robin en 1866, participation aux différents congrès internationaux – à Bruxelles en 1867 et 1868 et à Bâle en 1869 –, reprise du journal socialiste *La Liberté*, adhésion à l'Association internationale des Travailleurs en 1867, mariage en automne 1868 avec Jeanne Brismée, la fille cadette de l'imprimeur socialiste Désiré Brismée, élection, un peu plus tard la même année, au poste de secrétaire général et de correspondant officiel pour la région de Verviers du Conseil général belge de l'A.I.T., nombreuses rencontres avec des militants socialistes d'autres pays, et notamment avec Bakounine...

La vie et les activités militantes de Hins battent donc leur plein en cette année 1869 lorsque les événements prennent une tournure dramatique : à la suite de sa participation aux grèves de Seraing et de Frameries en tant que représentant de l'A.I.T., Hins se retrouve en prison. Au bout de quelques semaines, faute de charges sérieuses, le militant est relâché mais sa jeune épouse, Jeanne Brismée, enceinte et souffrant d'une hypertrophie du cœur, affaiblie sans doute par l'angoisse, décède le lendemain de sa sortie de prison. Plus tard, lorsque Hins sera de nouveau père de famille, il sera capable de sacrifier ses idéaux au nom de la sécurité et du bien-être des siens ; cet événement tragique y est peut-être pour quelque chose.

Un an plus tard, en juin 1870, Hins rencontre à Paris celle qui deviendra sa seconde épouse : Maria Iatskévitich, originaire de Russie, est trésorière de l'Internationale parisienne. Les jeunes gens sympathisent très rapidement et en l'espace de quelques jours le mariage est décidé ; il durera près de 47 ans, jusqu'à la mort de Maria en 1917. Cette rencontre sera décisive pour Hins. C'est pour Maria et leurs filles jumelles que Hins se mettra au russe, c'est également à la fois à cause d'elles et grâce à elles qu'il passera

huit années de sa vie en Russie. Car après la naissance des jumelles, en septembre 1871, Hins doit se rendre à l'évidence : la situation précaire dans laquelle le jeune couple a vécu jusqu'alors n'est désormais plus acceptable. En effet, depuis quelque temps déjà, sa réputation de militant socialiste prive Hins de moyens de subsistance stables en lui fermant les portes des établissements d'enseignement, et les autres tentatives de gagner sa vie – cours privés, cours populaires, activités de chroniqueur, etc. – demeurent insuffisantes. Le constat est simple et sans appel : s'il veut garantir à sa famille une existence digne, Hins doit refaire sa vie ailleurs qu'en Belgique.

Les Hins décident alors d'aller s'installer temporairement en Russie. Le choix est aussi logique que judicieux : Maria a encore des attaches dans le pays, et la vie en Russie permettrait au jeune couple de « remettre le compteur à zéro », sa réputation de socialiste ayant peu de chance de rattraper Hins dans les vastes étendues russes. De langue maternelle française, Hins est certain d'être sollicité en tant qu'enseignant dans les établissements publics et privés de ce pays où le français tient quasi lieu de deuxième langue nationale. De plus, par son soutien à la France lors du conflit franco-prussien, la Russie, jugée jusqu'alors barbare, avait redoré son image et gagné en noblesse aux yeux des Européens.

En 1872, Eugène, Maria et leurs deux filles vont d'abord à Kiev mais les meilleures offres d'emploi se trouvant en Russie, Hins se voit obligé de laisser provisoirement sa famille en Ukraine pour aller décrocher une place d'enseignant dans la capitale russe. À Saint-Pétersbourg, il s'inscrit à l'École normale des Établissements militaires d'Instruction de Saint-Pétersbourg et termine sa formation en 1874 ; il est alors nommé professeur de français au gymnase militaire de Nijni Novgorod où il passera les six années suivantes à approfondir sa connaissance de la langue russe et de sa culture. Cette immersion lui permit certainement de mieux appréhender les chefs-d'œuvre de la jeune littérature russe dont les spécificités n'étaient pas encore accessibles aux intellectuels français, *a fortiori* au grand public.

À l'arrivée au pouvoir des libéraux en Belgique en 1878, un ministère de l'Instruction publique est créé et la nouvelle politique en matière d'enseignement permet à Hins d'espérer pouvoir retrouver un poste de professeur. Les Hins décident donc de rentrer au pays vers la fin de l'été 1880. Dès octobre, Eugène Hins reçoit la charge de professeur de langues anciennes au Collège communal d'Ostende et il est nommé à la chaire de rhétorique française à l'Athénée royal de Charleroi en 1881.

« Parenthèses russes » définitivement closes pour Hins ? Loin de là, car dans la mesure où sa nouvelle fonction oblige le militant socialiste à taire ses opinions politiques, il s'exprimera notamment par le biais d'articles

consacrés à la Russie et à sa littérature. Mais cela lui est insuffisant : malgré son devoir de réserve, il reprendra sa plume militante à partir de 1888 pour se prononcer sur la vie politique et sociale de son pays et du monde entier, ainsi que pour soutenir la lutte contre le cléricisme. Il aura cependant la prudence de signer ses articles d'un pseudonyme.

Jusqu'à son décès, en 1923, Hins lutte pour les idéaux politiques, sociaux et rationalistes auxquels il a dédié sa vie. Et si sa contribution à la diffusion des lettres et de la culture russes était pour Eugène Hins une activité seconde, son importance ne doit pas en être diminuée car lorsqu'il s'agit de la découverte de la Russie par les francophones, son nom mérite d'être cité aux côtés que ceux de Leroy-Beaulieu, Courrière, Léger et Vogüé.

À LA RECHERCHE DU TRADUCTEUR¹

Les rapports de Hins à l'écriture

La plume d'Eugène Hins est restée toute sa vie durant son outil de travail et une de ses raisons de vivre. C'est elle qui lui permit de propager ses idées progressistes et ses convictions de libre penseur, de faire écho à l'émancipation ouvrière internationale. C'est elle qui lui assura quelques moyens de subsistance, bien maigres il est vrai, lorsque ses activités militantes lui eurent fermé les portes des employeurs publics et privés en Belgique. C'est grâce à elle qu'il rédigea des ouvrages didactiques destinés à la jeunesse des écoles et put donner libre cours à son imagination d'écrivain. Et c'est tout naturellement sans doute qu'Hins en est venu à la traduction.

Polyglotte, traducteur et linguiste

Eugène Hins lisait couramment le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien et le portugais ; il a publié des traductions de l'allemand, de l'espagnol, du russe et de l'ukrainien et deux textes traduits du sanscrit dorment dans les manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique.

Hins a notamment traduit et abrégé l'*Odyssée* à destination de la jeunesse des athénées. Il a réduit l'œuvre d'Homère de moitié afin que l'intérêt des jeunes lecteurs ne faiblisse pas (Hins, 1883, p. 7). Le pédagogue a accompagné sa traduction d'une étude sur l'origine des chants homériques, les mœurs, la religion, la morale et l'esthétique de l'époque, ainsi que sur les personnages de l'*Odyssée*.

¹ La structure de la réflexion qui va suivre s'inspire du trajet analytique proposé par Antoine Berman, 1995.

Au début des années 1880, Hins s'était mis à l'étude du sanscrit et a traduit le drame *Çakountalâ* du poète hindou Kâlidâsa dans le courant de l'hiver 1921-1922 (Sluys, 11 mars 1923). Il rédigea également une version tout à fait aboutie d'*Un conte du Pantchatantra, Un tisserand, sous la figure de Vishnou, devient l'amant d'une fille de râdjâ*, dans l'article inédit « Un précurseur deux fois millénaire de l'aviation » (Bruxelles, B.R., Mss, II 7156).

Le fait de maîtriser plusieurs langues l'a beaucoup servi dans ses activités militantes. Par exemple, lors du congrès de l'A.I.T. de Bruxelles en septembre 1867, Eugène Hins fut chargé d'accueillir les participants étrangers.

Fort de la connaissance des langues anciennes, germaniques, romanes, slaves et du sanscrit, Hins mène une étude sur les origines de la langue française. Il procède notamment à une analyse comparée des modes, des temps et du lexique de ces langues, en y ajoutant quelques points de référence au celte, au breton, et même au patois de Liège. Il aboutit à la conclusion que les langues romanes ne sont pas dérivées du latin : elles en sont les sœurs, et non les filles (B.R., Mss, II 7161, Cahier III). La première version de cette thèse fut couronnée d'un prix par une société française en 1884 (Sluys, 11 mars 1923) ; retravaillée et étoffée par la suite, elle resta néanmoins à l'état de manuscrit.

ÉDITORIALISTE, CHRONIQUEUR ET PUBLICISTE

En 1867, Hins fit partie du groupe qui fonda la seconde *Liberté*, journal hebdomadaire socialiste, rationaliste et proudhonien ; il y tint une rubrique intitulée *Au Hasard*, rebaptisée en 1871 *Coups de pioches*, où il commentait les événements politiques et parlementaires de la semaine (Mayné, 1994, pp. 47 et 119). Il devint secrétaire de rédaction en 1871 et fut une des chevilles ouvrières de la parution quotidienne du journal bruxellois. Ses connaissances linguistiques peu communes lui permirent d'y faire notamment paraître un *Bulletin du Mouvement ouvrier international* inspiré de la lecture de divers organes socialistes (Sluys, 4 mars 1923), véritable mine d'informations sur l'évolution du mouvement ouvrier international en Europe et dans le reste du monde à cette époque. À la même époque et jusqu'en 1872, Hins collabore régulièrement au journal *L'Internationale*, dont il est l'un des secrétaires de rédaction à partir de 1869. Hins part ensuite en Russie, restant en contact avec le comité de rédaction de *La Liberté* et continue à leur faire parvenir de temps à autre son *Bulletin du Mouvement ouvrier* jusqu'à la parution du dernier numéro, le 29 juin 1873.

De retour en Belgique en 1880, il s'engage dans la carrière d'enseignant. Cette fonction, nous l'avons vu, l'enferme dans un devoir de réserve auquel il tente d'échapper grâce à quelques articles écrits sous pseudonyme. De 1883 à 1888, il signe du nom de Diogène une chronique hebdomadaire, *Au courant de la plume*, dans la *Gazette de Charleroi* (Sluys, 11 mars 1923), feuille libérale modérée. Il y défend, avec la verve dont il est coutumier, les idées rationalistes. En 1888, Hins passe à *La Réforme*, quotidien radical bruxellois, où il publie sous le pseudonyme de Hamed plusieurs articles par semaine dans lesquels il défend avec vigueur les idées progressistes et prend acerbement position contre le joug clérical. Il quitte *La Réforme* en 1890 et ne trouve plus, par la suite, de journal acceptant ses articles (Mayné, 1994, p. 217).

Autre échappatoire à son devoir de silence, ses différents écrits sur la Russie, sa culture, sa politique, bref, sur l'évolution de la vie dans ce pays que les Européens étaient en train de découvrir : un sujet qui passionne Hins et qui ne se trouve pas en contradiction avec sa situation professionnelle. Nous commenterons en détail ses écrits sur la littérature russe et ses traductions par la suite. Mentionnons ici les articles de Hins consacrés aux questions d'actualité politique et sociale de la Russie d'alors, relativement nombreux, rédigés entre 1873 et 1921. Les analyser démontrerait facilement l'esprit pénétrant de Hins et sa profonde connaissance du contexte historique de ces événements. Mais, hélas, cela dépasserait largement le cadre de notre article¹. Nous ne pouvons donc ici que souligner l'essentiel : les buts poursuivis par l'intellectuel lorsqu'il s'exprime sur la Russie et sa position vis-à-vis de ce pays.

Hins désirait clarifier certains points relatifs à l'évolution de la société russe afin d'apporter un nouvel éclairage aux problèmes que connaissait à l'époque la société belge et européenne. Voilà pourquoi il examina les conséquences de l'émancipation des serfs (1873) ainsi que celles découlant de l'évolution de la propriété terrienne en Russie (1885) et mena une réflexion approfondie sur le nihilisme (1881). Également désireux de donner son avis sur les bouleversements majeurs vécus par la Russie et l'Europe, il se pencha sur le conflit entre la Russie et l'Angleterre (1885), sur la guerre russo-japonaise (1904), ainsi que les changements survenus en Russie à la suite de la révolution de 1917 (1921).

La position de Hins vis-à-vis de la Russie et de son évolution est double : d'une part, Hins souhaite démontrer que l'Empire russe est désormais

¹ Nous renvoyons une nouvelle fois nos lecteurs désireux de se pencher sur les articles de Hins sur la Russie à l'étude de Mayné (1994, pp. 193-196) ainsi qu'à son article de 1989 qui analyse tout particulièrement cet aspect.

loin des stéréotypes qui ont alimenté l'imaginaire européen des siècles durant, qu'il s'agit d'un pays développé et puissant qui mérite amplement sa place sur la scène politique internationale. Hins admire par ailleurs certains aspects louables et dignes d'être imités du peuple russe, notamment son esprit collectif et sa solidarité. D'autre part, Hins n'hésite pas à critiquer la politique du gouvernement russe dont les différentes réformes ne tiennent pas compte, selon lui, des réalités russes et sont donc vouées à l'échec.

Ce n'est qu'à l'heure de la retraite, en 1900, que cet homme de convictions retrouve enfin sa liberté d'expression. Les chroniques politiques, sociales et antireligieuses lui servent d'exutoire : elles paraissent de 1901 à 1914 dans la *Gazette de Charleroi* puis dans le *Journal de Charleroi*. En outre, dès 1904, Hins réutilise ses talents de polyglotte pour éplucher les journaux rationalistes de nombreux pays et publie hebdomadairement, dans ce même *Journal de Charleroi*, un *Bulletin international de la Libre Pensée* (Sluys, 11 mars 1923). En 1905, il fonde *La Pensée*, organe de propagande anticléricale, et le dirige et y publie jusqu'en 1921, son état de santé chancelant l'obligeant alors à mettre un terme à cette activité. Hins crée également la *Bibliothèque de la Pensée*, utilisant cette fois la brochure comme moyen de propagande, et il en publie vingt en tant qu'auteur (Sluys, *ibidem*).

PÉDAGOGUE

Fils d'enseignant, pédagogue né, Hins a consacré plus de vingt-cinq ans de sa vie à la pédagogie. Il adhéra à la « Ligue de l'enseignement » en 1866 et en devint membre d'honneur en 1914. L'enseignement était pour Hins à la fois un métier qui assurait une existence décente à sa famille et une véritable vocation. Il a commencé sa carrière d'enseignant dès la fin de ses études pour ne plus jamais abandonner ce métier. Hins a enseigné partout où la vie l'a mené : en Belgique, bien sûr, mais également au Brésil ou encore en Russie, il a enseigné à tous – aux pauvres comme aux riches, et sous toutes les formes possibles aussi – cours privés, cours publics, conférences...

Outre sa traduction réduite de *l'Odyssée*, il fit paraître *Des aspects de la conjugaison française* et suggéra à ses élèves une approche critique de la littérature grâce à ses modèles d'analyse du *Cid* et du *Misanthrope*.

C'est probablement mû par la volonté de faire découvrir l'inconnu à un large public et par son désir de s'exprimer sur la réalité sociale d'autres pays qu'il publie en 1884 le journal de son voyage au Brésil¹. De manière

¹ Hins avait publié ce récit de voyage sous forme de feuilleton dans la *Revue trimestrielle*, en 1866 et 1867. Ce sont ces articles quelque peu retravaillés qu'il publiera en un volume en 1884.

didactique, il décrit la société brésilienne de l'époque, observe finement les différentes classes sociales et explore les relations économiques liant grands propriétaires et esclaves. Et c'est sans doute dans le même état d'esprit qu'il se lance dès 1883 dans la diffusion des lettres et de la civilisation russes. Mentionnons encore qu'à la même époque, il rédige ses *Notes sur la Russie* (B.R., Mss, II 7163, 1885) ; Hins a pour projet d'y articuler ses souvenirs en une série de causeries. Dans un premier chapitre, *Tableaux d'hiver*, Hins nous lance, d'un ton badin et aimable, une véritable invitation au voyage à travers la Russie enneigée. Devant le lecteur surgissent troïkas et passants en touloupe, les poêles ronronnent et des personnages hauts en couleur dégustent blinis et kvas tout en conversant. Il est bien regrettable qu'Hins n'ait pu faire aboutir ce projet.

ÉCRIVAIN

Hins participa au concours 1884-1885 de l'Union littéraire belge en proposant *Les Confessions d'un assassin*, sorte de continuation du roman de Dostoïevski *Crime et Châtiment*, dans lesquelles Hins approfondit tout particulièrement l'idée de rédemption. Le livre de Hins est primé à l'unanimité des voix et les exceptionnelles qualités psychologiques de l'auteur sont soulignées (Mayné, 1994, p. 190). Dans sa préface rédigée en octobre 1884 et non publiée, Hins explique qu'il s'est inspiré de l'œuvre de Dostoïevski et qu'il doit en outre à l'auteur et à la littérature russe en général la profondeur de son analyse psychologique (B.R., Mss, II 7163, oct. 1884, ff. 5 et 6).

Son poste de fonctionnaire au ministère des Travaux publics, de 1865 à 1868, lui inspira *Une « idylle bureaucratique » : Athanase Champinet*, publié en 1892. Ayant constaté par lui-même le lamentable rendement de la machine gouvernementale (Sluys, 23 février 1923), Hins écrivit ce récit à la Daudet, à l'humour fin et ironique, sur la vanité des êtres qui se croient indispensables.

Ce n'est qu'au cours de sa retraite qu'Hins fut repris par l'envie d'écrire de la fiction. Toujours sur le mode satirique et fidèle à ses convictions anticléricales, il rédigea une comédie en quatre actes et douze tableaux, *Le Curé Jadouille* (B.R., Mss, II 7158, sans date), ainsi qu'un *Conte wallon* (*idem*, II 7157, sans date) mettant en scène un curé Goffard aux prises avec un vicaire voulant se mêler de politique. Ces parodies, abouties, sont malheureusement restées à l'état de manuscrits.

Comme nous le constatons, si l'écriture est essentielle dans la vie d'Eugène Hins, la traduction n'est pas son activité principale. Il n'y est pas venu par nécessité matérielle, mais par conviction. Ce fin fleuret de la langue française s'est allié au polyglotte, à l'homme d'idées et au pédagogue pour

choisir des textes en lesquels il croyait et les diffuser auprès du public francophone. C'est sur ses traductions du russe ainsi que de l'ukrainien que nous allons nous pencher à présent.

SON HORIZON TRADUCTIF

Hins propose ses traductions à une époque où une véritable vague de russomanie se met à déferler sur le monde francophone. En effet, si les premières traductions des auteurs russes commencent timidement à apparaître en France dès la seconde moitié du 18^e siècle¹, il faudra attendre les années 1870 pour que le public francophone découvre véritablement la jeune littérature russe.

Le mouvement débute juste après la guerre franco-prussienne ; dans cette épreuve douloureuse qu'a été la guerre contre la Prusse pour tous les Français, le gouvernement russe et les habitants de ce pays ont fait preuve d'un grand soutien vis-à-vis de la France². Conséquence : pour la première fois dans l'histoire des relations franco-russes, les Français jettent un regard différent sur ce peuple qu'ils croyaient barbare et se mettent à s'intéresser à leurs « nouveaux » amis.

C'est dans ce contexte-ci que paraît en 1873, dans la *Revue des deux mondes*, une série d'articles signés par Leroy-Beaulieu sur les différents aspects de la vie en Russie, et que sont lancés, à partir de 1875, des cours de langue russe dans les écoles de langues vivantes à Paris, Dijon, Lille ou encore Lyon. C'est cette même année que voit le jour l'*Histoire de la littérature contemporaine en Russie* de Courrière, tandis que *La Russie épique* de Rambaud paraît en 1876. C'est à partir de 1879 qu'Eugène-Melchior de Vogüé commence à publier sur la littérature russe³. Notons ici que le premier article d'Eugène Hins consacré à la Russie et traitant de l'émancipation des serfs date de 1873 ; il s'inscrit ainsi dans la toute première vague d'intérêt du public francophone pour ce pays.

¹ Il s'agit tout d'abord de la traduction d'une œuvre de Soumarokov réalisée en 1751 par le prince Alexandre Dolgorouki, et ensuite de celle de l'*Histoire de la Russie ancienne* de Lomonossov faite à partir d'un texte allemand par Marc-Antoine Eidous en 1768.

² Pensons notamment, dans le cas qui nous occupe, à la volonté de s'engager manifestée par les membres de la diaspora russe en Europe dès le début de cette guerre. Eugène Hins, quant à lui, a largement participé à la publication de divers textes et discours au sujet de la guerre franco-prussienne avant d'essayer, quoique vainement, de s'engager dans l'armée pour soutenir la cause française.

³ En 1879, Vogüé écrit une brève critique de *Guerre et paix* de Tolstoï pour la *Revue des deux mondes* de Buloz. Il y mentionne pour la première fois l'étude générale qu'il prépare au sujet de la littérature russe. Ces articles, publiés entre 1883 et 1886 dans *La Revue des deux mondes*, furent rassemblés en 1886 en un seul ouvrage, *Le Roman russe*.

Dans la préface à sa première traduction du russe et de l'ukrainien publiée en 1883, *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire*, Hins affirme : « Jusqu'à présent, trois romanciers seulement étaient connus par des traductions dans les pays de langue française : c'étaient Pouchkine, Gogol et Tourguéniev; il vient de s'y adjoindre un quatrième : Tolstoï. » (P. XII.) Cette opinion résume bien l'état de connaissance des auteurs russes par le lecteur francophone du début des années 1880. Les noms de Gogol, Pouchkine et Tourguéniev étaient en effet les plus évocateurs à cette époque-là et leurs œuvres étaient relativement répandues et populaires grâce aux traductions de Dupont, Mérimée, Viardot, Charrière, Marmier, Delaveau et d'autres encore¹.

Lorsqu'on considère le travail de tous ces traducteurs de la première heure, on se rend compte à quel point leur tâche était ardue : il s'agissait de faire apprécier des auteurs inconnus en transmettant en français des œuvres qui reflétaient une mentalité et des coutumes qui n'avaient que peu de choses en commun avec ce que le public francophone connaissait. De plus, très souvent, leur connaissance du russe était limitée, voire inexistante, comme dans le cas de Viardot. Toutes ses traductions à partir du russe ont en effet été réalisées en collaboration avec des amis russophones, Ivan Tourguéniev en premier lieu. D'autres, comme Charrière, Marmier ou Mérimée, avaient appris le russe à l'une ou l'autre étape de leur vie, lors de son travail en tant que précepteur dans la famille de comte Sollogoub pour le premier et durant un de ses voyages dans les steppes russes pour le second. Mérimée, quant à lui, s'était pris de passion pour la Russie, les Russes et leur langue en fréquentant les salons russes à Paris. Mais il est permis de douter de leur maîtrise de cette langue et de la culture dans laquelle elle s'inscrivait. Un des exemples les plus typiques et célèbres est assurément la traduction des nouvelles de Tourguéniev par Charrière ; parue en 1854 sous le titre *Mémoires d'un seigneur russe ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes*, elle pêche par un très grand nombre d'inexactitudes qui en font plutôt une interprétation libre des *Récits d'un chasseur*.

Face à toutes ces difficultés, beaucoup d'œuvres russes ont ainsi été adaptées plus ou moins librement et commentées plutôt que d'être traduites, telle la version des *Frères Karamazov* de Dostoïevski proposée par Halpérine-Kaminsky et Morice en 1888.

¹ Nous ne détaillons ici ni la chronologie ni la spécificité de toutes les traductions effectuées par ces premiers découvreurs de la littérature russe, cette question ayant été suffisamment bien éclairée dans les ouvrages de Hemmings (1950) et de Boutchik (1947).

Certains auteurs russes ont dû attendre patiemment leur tour pour être traduits et donc découverts et adoptés par les lecteurs français. Par exemple, si le nom de Tolstoï est parvenu au public français en 1863, lorsque l'*Enfance* est parue dans la *Revue des deux mondes* dans la traduction de Forgues, il a tout de même fallu attendre les années 1870 pour que ses autres œuvres soient traduites sous l'impulsion d'Ivan Tourguéniev, un de ses plus fervents admirateurs. Et ce n'est que dans les années 1880, après la parution du *Roman russe* de Vogüé, que l'œuvre de Tolstoï devint véritablement connue et admirée en France.

Le chemin de la reconnaissance de Dostoïevski par les lecteurs francophones fut plus long et plus difficile encore. Les premières traductions de ses œuvres, effectuées par Douhaire, paraissent en 1853 mais il ne s'agit que de quelques extraits des *Pauvres gens* et de *La Brodeuse* qui ne retiennent pas alors l'attention du public. Les extraits de trois autres œuvres de Dostoïevski, *Crime et châtime*nt en 1866, *La Douce Créature* en 1877 et *Insultés et offensés* en 1881, sont publiés en français dans le *Courrier russe* pour le premier et dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* pour les deux autres, mais il s'agissait de revues françaises circulant à l'intérieur de la Russie et dont l'impact était donc plutôt limité auprès du public français. En 1875, alors que la renommée de Dostoïevski n'est plus à faire en Russie, Courrière consacre une partie de son *Histoire de la littérature contemporaine en Russie* à présenter aux lecteurs quelques œuvres de Dostoïevski (*Pauvres gens*, *Crime et châtime*nt, *Humiliés et offensés* et *Les Possédés*). Il s'agit de la première critique de son œuvre rédigée en français. L'analyse de Courrière ne semble cependant pas encore percevoir, selon certains experts dont Hemmings (1950, p. 11), tout le génie de Dostoïevski. Toutes ces publications, si elles ont le mérite d'exister, n'ont pas eu pour conséquence de faire connaître et apprécier les romans de Dostoïevski par le grand public ; il n'est donc pas étonnant que la mort du grand écrivain, survenue en 1881, soit passée pratiquement inaperçue en France. Seule la *Revue politique et littéraire*, la future *Revue bleue*, a publié quelques mots assez généraux à cette occasion grâce à la collaboration de Jean Fleury, correspondant de la revue à Saint-Pétersbourg. Il faudra donc attendre 1883 pour voir paraître une première traduction des *Pauvres gens* par Derély, rapidement suivie par d'autres traductions réalisées par le même traducteur ainsi que par un grand nombre de ses collègues, Halpérine-Kaminsky en premier lieu.

Si nous nous sommes tant attardés sur le cas de Dostoïevski, c'est qu'il s'agit d'un écrivain qu'Eugène Hins semble avoir apprécié tout particulièrement. Nous reparlerons plus en détail de la manière audacieuse dont il l'a présenté dans *Projet de traduction*.

Notons enfin que, de manière générale, la Belgique se caractérise par l'intérêt précoce qu'elle manifeste envers les lettres russes¹ ; les découvreurs belges n'ont pas attendu que leurs collègues français, Vogüé, Derély ou Halpérine-Kaminsky au premier chef, se penchent sur les auteurs russes. Bien sûr, pour ce qui est des romanciers russes traduits ou ayant attiré la critique dans les revues belges entre 1885 et 1899, Dostoïevski, Gogol, Tolstoï et Tourguéniev figurent sans surprise au premier plan. C'est, par ordre d'importance, dans *La Société nouvelle*, la *Revue de Belgique* et *La Jeune Belgique* que l'on publie le plus sur la littérature russe². Hins se distingue cependant de ses collègues traducteurs belges non seulement par le nombre de traductions de fragments de romans parues, mais également par l'originalité de ses choix ; il est de plus le seul à traduire de l'ukrainien. Esprit pionnier, original et perspicace en la matière : c'est ce que nous allons à présent nous attacher à mettre en lumière.

SON PROJET DE TRADUCTION

Hins commence à travailler sur les œuvres russes à partir de 1881 ; il traduit le premier livre d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine. Il se lance dans une version versifiée, risque que Viardot et Tourguéniev ne prendront pas ; cette traduction admirable à bien des égards ne sera malheureusement pas publiée. Choix classique, Pouchkine étant le fondateur de la littérature russe moderne. Très rapidement cependant, Hins se tourne vers un auteur quasi inconnu à l'époque : il traduit trois extraits des *Frères Karamazov* de Dostoïevski en 1882 mais ses articles ne seront publiés qu'en 1885. Ce n'est donc qu'en 1883 que paraîtra pour la première fois une traduction de Hins : son ouvrage *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire* présente longuement les caractéristiques de ce genre littéraire en Russie et propose des contes traduits du russe et de l'ukrainien. Il publie également la même année une critique, singulière pour l'époque, de l'œuvre de Tourguéniev. Hins sera ensuite le seul traducteur belge à proposer des extraits de Melnikov (1885), de Gontcharov (1886) et de Chevtchenko (1887). À la fin de l'année 1887, les lecteurs de *La Société nouvelle* pourront goûter à une autre traduction de Hins, celle de *La Foire de Sorotchinetz* de Nicolas Gogol. Une très longue pause suivra ; ce n'est en effet qu'en octobre 1919 qu'Hins fera paraître sa traduction suivante, celle du *Repos* de Léonid An-

¹ L'analyse présentée dans ce paragraphe est tirée du catalogue bibliographique de Delsemme, 1973, pp. 826-836.

² *La Jeune Belgique* se tournera davantage vers la poésie russe : Léopold Wallner y publiera, entre 1892 et 1895, plusieurs dizaines de textes poétiques (Trousson, 2001, p. 561).

dreïev. Il traduira également deux nouvelles d'Anton Tchekhov, *À qui la faute* et *Un roman dans une contrebasse*, non publiées.

Hins s'attache donc à présenter des auteurs encore souvent ignorés du grand public. Ses articles sont toujours organisés de la même manière : il s'agit d'une traduction précédée d'une analyse éclairée, souvent originale, de l'œuvre de l'écrivain choisi¹.

Pourquoi Hins, qui lisait tant d'autres langues, a-t-il opté pour la littérature russe ? Qu'est-ce qui a motivé les choix des auteurs et en quoi peut-on qualifier ses analyses de perspicaces ?

Citons-le : il s'agit d'une littérature « [...] que nous n'hésitons pas à proclamer la première de l'Europe. Pour nous, nous le répétons, le peu que nous pouvons avoir, nous en sommes redevables à cette école » (B.R., Mss, II 7163, oct. 1884, f. 6). Pour ce socialiste féru de réalisme, cette littérature, qu'il qualifie d'« ethnographique » (1883, p. XII), fait « [...] défiler devant vous, sous forme d'études et de nouvelles, toutes les classes de la société, tous ces petits milieux divers dans lesquels elle se fractionne : et cela, non pas seulement comme cadre de l'intrigue, mais avec l'intention de vous les faire connaître comme si vous vous y trouviez » (*ibidem*). Voici qui répond à la première question.

Hins, fidèle à ses convictions, se voulait à l'écoute du peuple. Voilà pourquoi il se tourne notamment vers la traduction de contes russes et ukrainiens, grâce auxquels « [...] nous voyons le peuple peint par lui-même [...] » (1883, p. XIII). « Ici, c'est dans l'âme d'un peuple que nous pénétrons. » (P. XIV.) Le but de Hins, en traduisant ces contes, est donc de faire connaître tout un peuple, et non pas une âme isolée que l'on analyserait dans un roman. Rappelons que le recueil de Hins est publié en 1883 déjà, alors que c'est surtout à partir des années 1890 que la littérature populaire russe traduite connaîtra son essor en France (Boutchik, 1935, pp. 8-31).

Eugène Hins était par ailleurs à la recherche du réalisme qu'il qualifiait d'*objectif*, bien différent de ce qu'il appelait le « [...] *réalisme subjectif* qui voit les choses et les hommes en s'y tenant à l'écart » (sept. 1885, p. 285), caractéristique d'un Flaubert ou d'un Zola, selon Hins ; il s'agit là d'un « [...] réalisme extérieur : l'homme intérieur nous échappe » (*ibidem*). « Tout autre est le *réalisme objectif*, le peuple peint par lui-même, tel qu'il se voit. » (*Ibidem*.) Ce qui fascinait Hins, c'était la capacité d'un auteur à « [...] entrer dans la peau de ses personnages, à vivre de leur vie, sentir de leurs sentiments, connaître leurs idées et leurs préjugés, leurs affections et leur haine, leurs vertus mieux encore que leurs vices, car les premières sont plus

¹ Seule la traduction du *Repos* de L. Andreïev, 1919, n'est pas précédée d'une analyse introductive.

cachées » (*ibidem*). C'est ce qu'il avait découvert chez certains auteurs russes : leur capacité à percer l'âme de tout un peuple.

On comprend dès lors mieux les choix de Hins.

Pour lui, « Melnikov, lui, s'est fait tout peuple, et c'est pour cela qu'il est poète. » (*Idem*, p. 286.) Celui dont le nom de plume était André Pétcherski et que Hins a qualifié de « poète-réaliste » a dépeint la population qui habitait le long de la Volga, au cœur de la Russie. Il pénètre les mœurs et les coutumes de ces Vieux-Croyants et décrit avec justesse les éléments religieux qui se mêlent à tous les actes de la vie de cette communauté. Hins nous offre, en 1885, la traduction de deux fragments du roman *Dans les bois* qui illustrent la résistance des traditions païennes : *La Nuit de la Saint-Jean* et *L'Invisible Ville de Kitige*. Il s'agit, à notre connaissance, de la première traduction des œuvres de Melnikov en langue française. La suivante ne paraîtra pas, selon Boutchik, avant 1935. Vogüé, quant à lui, n'a fait que citer furtivement Pétcherski (1886, p. 146).

En Chevtchenko, Hins a apprécié le poète populaire qui « [...] s'adressait aux masses, était l'écho de leurs sentiments, l'interprète de leurs souffrances et de leurs aspirations » (mai 1887, p. 503). Chevtchenko pouvait d'autant mieux parler du peuple qu'il était né serf. « Toute l'Oukraïne est dans son œuvre : les luttes héroïques et les gloires du passé, les souffrances du présent, les espoirs de l'avenir. » (*Idem*, pp. 503-504.) Hins a publié une traduction du poème *Katérina* en 1885 alors que la première anthologie de la littérature ukrainienne, reprenant quelques poèmes de Chevtchenko, paraîtra en français en 1922 seulement (Boutchik, 1935, pp. 3-4).

À la recherche de personnages à la psychologie fouillée et bien ancrés dans leur époque, Hins se tourne vers Gogol, auquel il reconnaît un immense talent, mais fait également un reproche : dans *Les Âmes mortes*, Gogol « [...] a mis toute la Russie aux temps du servage – hormis les serfs » (oct. 1887, p. 310). De plus, s'« [...] il a profilé des types féminins, il ne nous a pas donné la femme » (*ibidem*). Hins a traduit *La Foire de Sorotchinetz*, extrait des *Veillées au hameau près de Dikanka*. Il a choisi cette œuvre de jeunesse de Gogol, car on retrouve là, selon lui, toutes les caractéristiques du grand écrivain avant que celui-ci ne soit miné par la maladie : l'esprit d'observation, la fidélité aux détails, la poésie et ce sens du comique qui le distingue de tous les autres auteurs de l'époque. Hins publie cette nouvelle en français en 1887 déjà, alors que la version d'Halpérine-Kaminsky ne paraîtra que trois ans plus tard.

La figure du paysan, c'est chez Tourguéniev qu'Hins la trouvera, quoiqu'incomplète ; l'auteur russe « [...] s'attacha à le peindre tel qu'il était, mais sans l'envisager sous toutes ses faces, comme on l'a fait depuis » (oct.

1883, p. 207). C'est lui également qui aborda la femme dans *Une nichée de gentilshommes*, mais la Lisa de Tourguéniev lui « [...] paraît bien occidentale et plutôt sortie de l'imagination de l'écrivain que le résultat de son observation » (*idem*, p. 208). Et lorsque Tourguéniev tente de caractériser la jeunesse progressiste dans *Pères et enfants*, il n'y parvient pas par « [...] manque de tempérament et, en partie, manque de talent » (*idem*, p. 210). Selon Hins, cette dégradation de son talent est due à son exil en France ; l'écrivain russe s'était coupé de ses sources et l'observation avait laissé place à l'imagination. Hins lui reproche la fadeur psychologique de ses personnages et son incapacité à enraciner ses héros dans une époque. « Tourguéniéff est donc loin d'être le premier des littérateurs russes de l'époque contemporaine. », assène Hins (*idem*, p. 211). Il est intéressant de comparer cette opinion à celle de Vogüé, spécialiste par excellence du roman russe. Vogüé tient Tourguéniev pour un auteur de tout premier plan et estime qu'il personnifiait les qualités maîtresses du vrai peuple russe (1886, p. 148). Pour la critique, l'écrivain possédait le don de l'observation minutieuse et avait logé toute la société russe dans son œuvre ; il avait notamment réussi à fixer admirablement l'état d'esprit de la nouvelle génération, ce qu'il avait baptisé *nihilisme* (*idem*, p. 173). L'avis de Hins contredit donc résolument celui de son confrère et va courageusement à contre-courant de l'opinion répandue à l'époque en France. Aujourd'hui, avec le recul de plus d'un siècle, on ne peut lui donner ni tort ni raison : il s'agit là d'une opinion très personnelle, opinion projetée à travers le prisme de son vécu et de ses opinions politiques. Pour notre part, nous n'avons pas de mal à nous imaginer qu'Eugène Hins, homme au caractère bien trempé, pouvait trouver la prose de Tourguéniev un peu insipide.

C'est Gontcharov qui fera véritablement surgir, selon Hins, des personnages de chair et d'os, car il est « [...] sans égal dans l'étude approfondie d'un caractère » (oct. 1883, p. 211). Dans son analyse de 1886, Hins souligne qu'Oblomov personnifie toute une époque, celle de la fin du règne de Nicolas I^{er}, lorsque les seigneurs sentaient venir la fin du servage et pressentaient la nécessité de préparer leurs enfants à un nouveau type d'existence sans que rien, pourtant, ne permît à Oblomov de sortir de l'apathie caractéristique de sa génération et de se lancer dans une vie plus active. Hins dépasse donc la perception courante à l'époque qui ne faisait d'Oblomov que le fruit d'une excellente peinture de mœurs d'un certain type russe quasi intemporel¹ pour affirmer qu'il ne pouvait être que le produit de la génération

¹ Léger en avait fait « la personnification d'un vice national » (1907, p. 52), Sichler celle « des qualités et des travers du Russe en général, tel que l'avait fait la vie de propriétaire

de transition entre Nicolas I^{er} et Alexandre II ; selon Hins, on ne peut comprendre Oblomov que si on le replace dans son époque, là où Courrière estimait au contraire que « Gontcharof n'avait fait que des tableaux abstraits, en dehors de la vie » (1875, p. 289). En outre, là où les critiques du 19^e siècle estimaient que le personnage de Stolz, l'anti-Oblomov, incarnait l'idéal de l'homme d'affaires industriel capable, lui, d'affronter le réel (par exemple Combes, 1896, p. 357), Hins soulignait que le seul tort de Gontcharov avait au contraire été de l'idéaliser : l'activité de Stolz ne visait en effet pas la prospérité de la nation, mais uniquement sa propre satisfaction matérielle. Ce membre gangrené de la société était encore pire, selon Hins, qu'un inutile Oblomov. Hins montre donc encore une fois ici la finesse de son discernement alors que Vogüé, lui, se contentera de mentionner Gontcharov en tant qu'« [...] auteur de ce roman si caractéristique, *Oblomof* » (1886, p. 146), sans aucun autre commentaire. Hins affirme dans son étude que « [...] malheureusement il n'en existe pas de traduction à laquelle nous puissions renvoyer nos lecteurs » (mai 1886, p. 479). Il en existait cependant une traduction antérieure, à vrai dire une version tronquée, datant de 1877 et effectuée par Artamoff et Deulin, mais Hins n'en avait apparemment pas connaissance ou a préféré en taire pudiquement les insuffisances. Il faudra attendre 1891 pour que le grand public découvre Gontcharov grâce à un article de Wyzema dans la *Revue bleue* (17 octobre 1891) ; selon toute vraisemblance, l'étude de Hins, « [...] la plus complète et la plus pénétrante avant celle de Wyzema [...] » (Mortier, 1967, p. 787), était passée inaperçue en France.

Mais le maître incontesté en matière d'exploration psychologique est, pour Hins, Dostoïevski : « [...] comme il saisit au vol non seulement ces pensées, mais même ces embryons de pensées, qu'on ne s'avoue pas à soi-même ! » (oct. 1883, p. 212). Comme en témoigne l'introduction de son premier article sur Dostoïevski, c'est en 1882 déjà qu'il rédigea une analyse critique de l'œuvre de cet auteur sous le titre de *Un romancier-psychologue russe* et traduisit trois extraits des *Frères Karamazov : Les frères font connaissance, La Révolte et Le Grand Inquisiteur*. Pour Hins, Dostoïevski est un écrivain supérieur car il a le don de saisir ce qui échappe au domaine de l'observation. Et s'il éprouve une prédilection pour les types extrêmes, il décrit toujours ses personnages de manière réaliste et nuancée en les présentant fidèlement dans toutes leurs contradictions, se gardant bien de toute conclusion moralisatrice. Hins souligne les dimensions spiritualiste, réaliste et sociale de l'auteur. Il a donc le désir de présenter Dostoïevski au public francophone dès 1882, alors qu'il est inconnu en France jusqu'en 1881 et n'y

campagnard » (1886, p. 322), Deulin celle « de la paresse rêveuse et indécise particulière au tempérament russe » (1877, p. 8).

fera une véritable percée qu'en 1884 (Mortier, 1967, pp. 787-788), et propose notamment *Le Grand Inquisiteur* alors qu'il sait que la lecture n'en est pas des plus faciles : « On trouvera peut-être que la discussion tire en longueur, qu'il y a des redites, que le discoureur principal perd souvent le fil de son discours et se livre à des digressions qui empêchent de bien suivre son raisonnement » (février 1885, p. 185). Hins justifie son choix par son souci de présenter des personnages vivants, réalistes, qui, en conversant, se laissent souvent emporter par leurs pensées. Hins semble fasciné par la conversation entre les deux frères et tout particulièrement par le désespoir d'Ivan, poussé à croire par son cœur et éloigné de la foi par la raison. Halpérine-Kaminsky et Morice n'ont pas eu l'audace de Hins et sacrifièrent ce passage dans leur adaptation française parue en 1888¹. Il faudra attendre 1923 pour que la première traduction intégrale du roman et conforme au texte russe voie le jour². Par contre, en 1886, Derély avait eu la même intuition que Hins et avait fait paraître dans *La Revue contemporaine* ce qu'il qualifiait d'« épisode le plus saisissant » du roman de Dostoïevski.

C'est donc plus tôt que les autres traducteurs et critiques, en 1882, que Hins avait pressenti tout le génie que Dostoïevski avait mis dans les *Frères Karamazov*, et tout particulièrement dans le passage du *Grand Inquisiteur*. Il est très regrettable que les rédacteurs de la *Revue de Belgique* aient cru bon d'attendre 1885 avant de publier ces articles, lorsque Dostoïevski avait quelque peu gagné en popularité en Occident. Lorsqu'on sait que l'article de Vogüé sur Dostoïevski est paru dans la *Revue des deux mondes* en janvier 1885³, on ne peut que déplorer le fait qu'*Un romancier-psychologue* de Hins ne parût que quelques mois plus tard. Si l'on compare ces deux articles, l'article de Vogüé, foisonnant d'informations, semble être supérieur à celui de Hins, en tout cas de prime abord. Il est effectivement bien plus long que l'introduction à l'œuvre de cet écrivain rédigée par Hins : le critique français donne d'abondants détails sur la vie du romancier et passe ses principaux romans en revue. Cependant, Vogüé est bien loin de l'admiration éprouvée par Hins et de sa pertinence. S'il reconnaît à Dostoïevski des talents de psychologue, c'est lorsqu'il se penche sur les âmes noires ; et s'il le qualifie de dramaturge habile, il lui reproche de se borner aux scènes d'effroi et de pitié (1886, p. 267). Il désapprouve le naturalisme cru de l'auteur, la construction brouillonne de ses romans et ses longueurs intolérables, surtout dans *Les*

¹ *Les Frères Karamazov*. Traduit et adapté par E. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice, Paris, Plon, 1888.

² *Idem*. Traduit par H. Mongault et M. Laval, Paris, Bossard, 1923.

³ E.-M. de Vogüé, « Les Écrivains russes contemporains. F.M. Dostoïevski », dans la *Revue des deux mondes*, janvier 1885.

Frères Karamazov qui retient peu son attention et que peu de Russes, selon lui, ont eu le courage de lire jusqu'au bout (*idem*, pp. 255, 265 et 266). Ici encore, Hins se distingue donc par la lucidité de son choix et de son analyse, et fait œuvre de pionnier. Qu'il nous soit permis de suggérer que l'engouement suscité alors par Dostoïevski en Belgique est dû, en partie du moins, aux réflexions pénétrantes de Hins et à son admirable traduction.

En hommage à Léonid Andreïev, décédé en septembre 1919 et qu'il qualifie d'un des plus grands écrivains de la Russie, Hins publie sa traduction du récit *Le Repos* (oct. 1919), dialogue satirique entre le diable et un fonctionnaire à la fois désireux de trouver le repos et hésitant à s'y plonger. Les premières traductions de récits et de nouvelles d'Andreïev, publiées en volumes, sont parues au début du 20^e siècle (Boutchik, 1935, pp. 36-37) ; Hins s'inscrit donc dans cette vague. *Le Repos* n'y figure cependant pas.

Nous constatons aisément qu'Eugène Hins fait œuvre de pionnier en présentant et traduisant des auteurs russes peu ou pas connus, généralement avant ses contemporains. Il prend des risques en publiant des extraits de Dostoïevski qui pourraient désarçonner le lecteur ou en introduisant des écrivains dont les thèmes et les personnages sont éloignés de ceux dont le public cultivé de l'époque était friand : « Mais il était relativement facile à ces écrivains [Tourguéniev, Tolstoï] de se faire goûter de notre public : leurs héros sont généralement pris dans ce milieu qui correspond plus ou moins à notre bourgeoisie, ou dans les sphères aristocratiques. Plus difficile sera d'amener le lecteur à s'intéresser aux ouvrages qui mettent en scène le peuple, le paysan. » (Sept. 1885, p. 283.) Dans ses études, Hins exprime un avis éclairé, original, perspicace ; son opinion va souvent à contre-courant des opinions des russisants de l'époque. Mais dans la vie, on est un rebelle ou on ne l'est pas, n'est-ce pas ?

Par ses choix et ses critiques, Hins participe de manière active à diffuser la littérature russe dans le monde francophone sans que cette mission soit au cœur de sa vie : Hins ne propose que des extraits, trop occupé sans doute par ses multiples activités professionnelles. Il jette des ponts, indique la voie ; au lecteur ensuite de cheminer sans lui.

SA POSITION TRADUCTIVE

Nous ne disposons pas aujourd'hui de documents qui témoignent de son niveau de maîtrise du russe. Mais elle devait être remarquable, certains faits nous l'indiquent indirectement. En effet, il a passé huit années en Russie et parvient même, grâce à ses rapides progrès en langue russe, à obtenir un diplôme de l'École normale des Établissements militaires d'Instruction de Saint-Petersbourg en un an alors que l'enseignement devait s'étendre sur

deux ans. Il y acquiert également une connaissance approfondie de la littérature russe et ukrainienne, comme le prouvent ses analyses fouillées. Ses années de travail en tant que publiciste et éditorialiste ont par ailleurs exercé sa plume. Sa connaissance de plusieurs langues a sans aucun doute élargi sa vision du monde et précisé sa perception de leurs particularités expressives. Autant d'atouts qui ne pouvaient que servir le traducteur.

Hins n'a pas laissé, à notre connaissance, de réflexion sur l'art de la traduction en général ; tout au plus précise-t-il parfois sa manière de transmettre tel ou tel auteur. Dans sa première traduction du russe publiée, il nous livre sa conception de la fidélité : « Le même désir d'être le plus fidèle que possible m'a engagé à serrer le texte russe de plus près que ne le permet la langue française : j'espère que le lecteur me pardonnera la barbarie de ma traduction en faveur de ce qu'elle me permet de donner une idée plus exacte des tournures et de la manière de parler russes. » (1883, pp. XXII-XXIII.) Fidèle, donc, jusqu'aux barbarismes. Ce qui n'étonne guère, car si « [...] l'auteur et son œuvre sont le produit d'une époque, le traducteur ne l'est pas moins, il participe de son temps et, à ce titre, cède aux pressions de son environnement culturel, voire politique dans certaines circonstances. » (Balliu, 2002, p. 51.) Eugène Hins ne pouvait pas, en effet, ne pas être sensible aux conceptions du traduire de son époque. Et au 19^e siècle, l'heure est à la « fidélité » comprise alors comme un retour à la littéralité, tant dans le contenu que dans la forme (Horguelin, 1981, p. 148). En général, calques et mot à mot scrupuleux sont légion.

Imprégné de cette conception de la fidélité, Hins se met à l'ouvrage tout en s'excusant souvent auprès de ses lecteurs de ne pas pouvoir leur offrir l'équivalent total – à supposer qu'il puisse exister – de l'original. Outre le commentaire cité précédemment, il ne nous a laissé, à notre connaissance, que quatre autres brèves observations¹ seulement sur sa manière de traduire, soulignant toutes sa volonté de « [...] rester aussi littéral que possible [...] » (B.R., Mss, II 7160, 1881, Préface) et de « [...] rendre fidèlement la pensée et les expressions de l'auteur [...] » (février 1885, p. 185).

À en juger par ces commentaires généraux, Hins semble donc privilégier systématiquement les *verres colorés* du traducteur (Mounin, 1955, p. 91) afin de préserver la couleur de la langue russe, de l'époque et de la civilisation dans lesquelles s'inscrit l'original. Comment Hins va-t-il appliquer ce crédo traductif ? Sa position va-t-elle évoluer dans le temps ou varier en

¹ Dans l'introduction à ses traductions d'*Eugène Onéguine* (B.R., Mss, II 7160, 1881), de *Dostoïevsky* (février 1885, p. 185), de *Gontcharof* (mai 1886, p. 479) et de *Chevtchenko* (mai 1887, p. 504).

fonction de l'original ? C'est ce que nous allons nous attacher à mettre en évidence grâce à l'analyse de ses traductions.

ANALYSE DE SES TRADUCTIONS

Dans *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire* (1883), Hins procède par collage des différentes versions transcrites par Afanassiev et Roudtchenko, choisissant quasi systématiquement les variantes les plus détaillées afin de donner au lecteur francophone, pour chaque conte, un seul texte aussi complet que possible (1883, p. XVII).

Hins désirait donc « serrer le texte russe » de près. Sont ainsi traduits mot à mot les expressions figées :

Dans les vieilles années, dans les vieilles d'autrefois, par un rouge (beau) printemps, par un chaud été, survint un fléau, qui fut à charge au monde. (P. 169.)

ainsi que les compléments épithétiques des noms propres : « Cosme Vite-Enrichi », « Le poisson brochet, veuve honnête et par surcroît pas débauchée ».

Les traits dialectaux sont rendus soit dans un français moins usité ou familier (« *смачненько позавтракаем* », dialectisme du sud de la Russie ou de l'Ukraine – « nous déjeunerons *succulemment* », p. 30), soit littéralement, avec le rendu du sens entre parenthèses ou en note :

[...] la chèvre s'en alla ayant mangé ces choux sans sel (ayant reçu cet affront). (P. 55.)

Les *realia* sont soit transcrits et accompagnés d'une note détaillée :

[...] la grue a préparé une okrochka (1) [...].

1. Soupe froide au kvas (boisson fermentée fabriquée avec du grain), dans laquelle on met de la viande hachée, des oeufs durs, des oignons et du fenouil. (P.157.)

soit, plus rarement, transmis par leur équivalent en français assorti d'une traduction littérale

[...] ce n'est pas une vie cela, mais un vrai mardi gras (1).

1. En russe semaine à beurre. (P. 132.)

Hins pousse le littéralisme jusqu'à transcrire les onomatopées russes puis à en donner un équivalent en français, souvent dans le corps du texte (« Aj ! Aj ! Aj ! (aïe) », p. 51) et laisse les cris des animaux tels qu'ils sonnent en russe (« Le coq de nouveau : Koukourékou. » P. 115).

Les longues structures rythmées sont la plupart du temps conservées telles quelles ; Hins maintient même souvent en français les virgules qui pré-

cèdent toute subordonnée en russe, voulant sans doute renforcer encore la mélodie syncopée de l'original :

Plein de compassion, il courut à elle et elle commença à *se plaindre, qu'on*¹ l'avait battue si cruellement que la moelle était sortie de tous les os. (P. 27.)

La répétition des substantifs et des verbes est systématiquement transmise en français :

La renarde saisit le bon moment et se mit à jeter tout doucement hors de la charrette poisson à poisson, et poisson à poisson. (P. 24.)

En ce qui concerne les rimes, Hins privilégie le sens, quitte à justifier un résultat quelque peu abscons en note. C'est par exemple la rime qui donne toute sa valeur au passage « Ты, сверчок, сядь на кочок — курить табачок ». Hins n'en rend cependant que le contenu : « Toi, grillon, assieds-toi sur une motte et enivre-toi de tabacs (1) » et précise en bas de page « *1. Ce mot est amené par la rime.* » (P. 170.)

Cette première publication de Hins relève donc de la traduction photographique. Hins justifie son choix par son désir d'emmener le lecteur au peuple russe, de lui faire saisir toute la saveur pittoresque de sa langue populaire. Pour ce faire, il reproduit mot à mot les formes naïves de l'original et mène une sorte de dialogue avec le lecteur en insérant des commentaires dans le texte ou en bas de page. Le résultat en est un texte à la fois plaisant par la fraîcheur de son expression, et déroutant par son exotisme exacerbé.

C'est cette stratégie qu'Eugène Hins a appliquée à la traduction des deux extraits de *Dans les Bois* de Melnikov (1885) ; Hins transmet la puissance idiomatique du russe et reproduit le mouvement de la phrase russe, sans cependant pousser le littéralisme aussi loin que dans sa traduction des contes :

Mère-terre humide se lamente : « Tu n'as pas pitié, Iarilo, de moi, malheureuse [...]. Aie compassion au moins de ton enfant de prédilection, qui, à tes discours tonnants, a répondu par le mot prophétique, par la parole ailée. » (P. 290.)

Si l'on compare sa version de *La Foire de Sorotchinetz* (1887) avec celle de Halpérine-Kaminsky (1990), cette dernière semble d'emblée plus homogène et plus accessible au lecteur francophone : il y retrouve de bout en bout sa langue, parsemée çà et là de *realia* russes et ukrainiens (par exemple, *kissel*, *svitka*, *parobok*) explicités en notes de bas de page. Le texte de Hins est plus inégal : le français s'y fait tantôt fluide et aisé, tantôt fortement russisé. Mais cette inégalité n'est pas due au hasard. Hins travaille au décalque les dialogues et les expressions populaires afin de transporter le francophone

¹ C'est nous qui soulignons dans les exemples.

au beau milieu de ces gens à l'esprit de répartie joyeuse et imagée : sentez comme on vit et on parle par là-bas ! Cependant, Hins reprend un français beaucoup plus naturel lorsqu'il aborde les descriptions et les considérations philosophiques. Précisons également que la version de Hins est plus rigoureuse et complète : il ne commet aucune erreur de sens, au contraire d'Halpérine, et a traduit les épigraphes, rédigées en ukrainien, ce que n'a pas fait son contemporain.

Voici quelques exemples afin d'illustrer notre propos :

Original	Version de Hins, 1887	Version de Halpérine-Kaminsky, 1890
<p>TRAITEMENT DES DIALOGUES</p> <p>« Славная дивчина! » продолжал парубок в белой свитке, не сводя с нее глаз. « Я бы отдал всё свое хозяйство, чтобы поцеловать ее. »</p>	<p>Fidélité au sens, calque des expressions imagées</p> <p>« Une bien belle fille ! [...] Je <u>donnerais tout mon ménage</u> pour l'embrasser. (P. 314.)</p>	<p>« Une riche fille ! [...] Je <u>donnerais bien tout ce que je possède</u> pour l'embrasser. » (P. 22.)</p>
<p>TRAITEMENT DES CLICHÉS POPULAIRES</p> <p>Подперши локтем хорошенький подбородок свой, <u>задумалась Параска</u>, одна, сидя в хате. [...], и какое-то радостное чувство подымало <u>темные ее брови</u>; то снова облако задумчивости опускало их на карие, светлые очи.</p>	<p>Fidélité au sens, calque des structures et des épithètes folkloriques</p> <p>Son joli menton appuyé sur son coude, <u>songeait Paraska</u>, assise seule dans la chaumière. [...] et un sentiment de joie relevait <u>ses noirs sourcils*</u>; et parfois un nuage de mélancolie les faisait se rabaisser vers ses clairs yeux bruns. (P. 523.)</p> <p><i>*Épithète classique des jeunes filles dans la littérature ukrainienne.</i></p>	<p>Son joli menton dans la main, <u>Paraska était assise songeuse</u> et seule dans la khatka. [...] et une sorte d'émotion joyeuse soulevait <u>ses sombres sourcils</u>. D'autres fois, un nuage d'inquiétude les abaissait de nouveau sur le brun de ses yeux. (P. 73.)</p>
<p>TRAITEMENT DES CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES</p> <p>Не так ли резвые други бурной и вольной юности, по одиночке, один за другим, теряются по</p>	<p>Fidélité au sens et à la forme de l'original, clarté de l'exposition</p> <p>N'est-ce pas ainsi que les joyeux amis de l'orageuse et libre jeunesse, un à un, l'un après l'autre,</p>	<p>Ainsi les espiègles amis d'une jeunesse agitée et libre se perdent un à un et laissent finalement seul leur</p>

<p>свету и оставляют наконец одного старинного брата их? Скучно оставлен- ному! И тяжело и грустно становится сердцу, и нечем помочь ему.</p>	<p>se perdent par le monde, laissant seul à la fin leur frère d'autrefois ? Triste, le délaissé ! Un lourd cha- grin pèse sur son cœur, et son mal est sans remède ! (P. 525.)</p>	<p>ancien frère. L'ennui s'étend sur l'abandonné, son cœur se serre et rien ne peut le consoler. (P. 78.)</p>
---	--	--

Hins traduit le poème *Katérina* de Chevtchenko (1887) en prose, transmettant avant tout le sens. De la forme de l'original, il a gardé le rythme, quelques bouts rimés, ainsi que certaines expressions figées, qu'il explique en notes :

Katérina, mon cœur, quel malheur est le tien ! Que deviendras-tu au monde avec le petit orphelin ? (P. 506.)

« Pardonne-moi, mon cher père, ce que j'ai fait ! Pardonne-moi, mon pigeon (1), mon faucon chéri ! » [...] Le vieux père et la mère restèrent orphelins (2).

(1) *Les mots de pigeon et de faucon sont d'usage courant, tant en russe qu'en oukrai-nien, comme petit nom d'amitié.* (2) *Ce mot, dans les deux langues précitées, a une acception plus large qu'en français.* (P. 509.)

En ce qui concerne les extraits d'*Oblomov* de Gontcharov (1886) et du *Repos* d'Andreïev (1921), Hins nous présente un texte qui a conservé par endroits le coloris de la langue russe grâce au calque de certaines expressions idiomatiques ou la transcription de *realia*, mais il est très loin du traitement littéral de l'ensemble de l'original réservé aux contes russes ou, dans une moindre mesure, à Melnikov. Sa volonté est ici de favoriser l'appréhension des idées grâce à un français très souple, tout en préservant délicatement la tonalité de la langue, de l'époque et de la civilisation russes.

Dans sa traduction du *Grand Inquisiteur* (1882), nous retrouvons le bretteur d'idées, l'éditorialiste rompu aux subtilités de l'argumentation. Hins va en effet non seulement transmettre les idées de Dostoïevski avec exactitude et exhaustivité, ce qui ne sera pas toujours le cas de Derély, mais, tout en restant proche de la forme de l'original, il va subrepticement user de la restructuration, de la ponctuation, de l'explicitation, de la répétition, de la contextualisation des pronoms, des liens logiques et de la pertinence des choix lexicaux pour éclairer le raisonnement. De l'ensemble se dégage une impression de limpidité et de fluidité, tant au niveau de la forme que du fond ; cette version témoigne d'une réelle préoccupation du lecteur, pour lequel Hins a sans aucun doute voulu créer ici une « traduction-confort » (Balliu, 2002, p. 55) afin de rendre accessible un texte chargé presque à saturation de mots et d'idées.

C'est bien sûr l'ensemble de ces retouches subtiles qui renforce la clarté de l'exposition ; le bref extrait ci-dessous ne peut en donner qu'un faible aperçu.

Original

Version de Hins, 1882,
p. 72.

Version de Derély, 1886,
p. 14.

Нет ничего
обольстительнее для
человека, как свобода его
совести, но нет ничего и
мучительнее. [...] Вместо
того чтоб овладеть людскою
свободой, ты умножил ее и
обременил ее мучениями
душевное царство
человека вовеки. Ты
возжелал **свободной любви**
человека, чтобы свободно
пошел он за тобою,
прельщенный и плененный
тобою. Вместо **твердого**
древнего закона —
свободным сердцем должен
был человек решать впредь
сам, что добро и что зло,
имея лишь в руководстве
твой образ пред собою, —
но неужели ты не подумал,
что он **отвергнет же**
наконец и оспорит даже и
твой образ и твою правду,
если его угнетут таким
страшным бременем, как
свобода выбора?

Il n'y a rien de plus
flatteur pour l'homme que la
liberté de sa conscience,
mais aussi il n'y a rien de
plus douloureux. [...] Au
lieu de t'emparer de la liber-
té humaine, tu l'as augmen-
tée et tu as **condamné pour**
les siècles à la souffrance le
for intérieur de l'homme.
Tu as désiré que l'homme
t'aimât librement, te suivît
librement, séduit et captivé
par toi. Au lieu de l'an-
cienne loi **immuable**,
l'homme devait dorénavant
décider de lui-même, d'un
cœur libre, ce qui était bon
et ce qui était mauvais, sans
autre guide que ton image
devant les yeux. Mais n'as-
tu pas pensé qu'il **contes-**
terait et rejetterait à la fin
ton image et ta vérité, si el-
les l'opprimaient d'un far-
deau aussi effrayant que la
liberté du choix ?

Rien ne séduit plus
l'homme que la liberté de sa
conscience ; rien aussi ne le
tourmente davantage. [...] Au lieu de confisquer la li-
berté humaine, Tu l'as élar-
gie et Tu as **introduit pour**
toujours de nouveaux
éléments de souffrance
dans le domaine moral de
l'homme. Tu désirais que
celui-ci T'aimât **d'un libre**
amour, qu'il Te suivît li-
brement, séduit, subjugué
par Toi. Au lieu de la **dure**
loi ancienne, il devait d'un
cœur libre décider désor-
mais lui-même ce qui est
bon et ce qui est mauvais,
n'ayant devant lui pour se
guider que Ton image, mais
comment n'as-Tu pas pensé
qu'il finirait par **repousser**
et par contester même Ton
image et Ta vérité, s'il était
chargé d'un fardeau aussi
terrible que la liberté du
choix ?

Soulignons que les traductions d'Halpérine et de Derély ne sont pas exemptes d'erreurs de sens parfois grossières, tandis que la solide compréhension du russe de Hins ne nous a pas permis une seule fois, au cours de nos lectures, de le prendre en défaut de ce point de vue, ce qui le distingue déjà de la plupart des traducteurs du russe de l'époque. Un exemple parmi d'autres :

<i>La Foire de Sorotchinetz</i>	Version de Hins, 1887, p. 412.	Version de Halpérine-Kaminsky, 1890, p. 33.
[...] наш Голопу-пенков сын однако ж, не теряя времени, решил в ту же минуту осадить нового своего знакомого.	Cependant, notre fils de Goloupenko, sans perdre de temps, résolut d' entamer aussitôt le siège de sa nouvelle connaissance.	Cependant notre fils Holoupenko, sans perdre de temps, se hâta de couper court à cette démonstration.

Notons encore que le pédagogue transparaît dans toutes ses traductions, commentant et explicitant en notes les traits culturels propres à la Russie :

Le mort pensa longtemps. [...] Et ceux qui voyaient, reposant sur son coussin, son visage extraordinairement sévère et grave ne se doutaient pas des songes étranges qui se déroulaient sous son crâne refroidi (1).

(1) *En Russie, les morts sont portés à l'église dans un cercueil découvert.* (Oct. 1919, p. 5.)

Précisons enfin qu'à une époque où les graphies françaises des noms propres russes pouvaient encore être très disparates, s'inspirant souvent des variantes allemandes, Hins a proposé dès sa première publication du russe un système cohérent s'appuyant sur la prononciation française, très semblable à la table de transcription courante appliquée de nos jours.

L'analyse de ses traductions nous permet donc de préciser ce que Hins entendait par des considérations aussi générales que « fidélité » et « reproduction textuelle » (mai 1886, p. 479). Sa conception n'a pas évolué dans le temps mais dépendait fortement de ce qu'il entendait transmettre de chaque passage des originaux. Hins, fervent socialiste, désirait amener le public bourgeois francophone à la découverte du peuple russe, de ses spécificités psychologiques, lui faire apprécier la saveur de son parler. Pour transmettre les conversations de tous les jours, la littérature populaire, Hins a recours à la traduction philologique, reproduisant littéralement, quoiqu'à divers degrés selon les textes originaux, les caractéristiques formelles de l'original. Le résultat en est un français lesté d'étrangeté ; Hins donne alors en notes les explications nécessaires à la compréhension. Mais lorsqu'il aborde les passages plus universels tels que les descriptions, les moments de réflexion, les échanges de point de vue, on retrouve l'esthète, le publiciste rompu à l'art de la dialectique, l'homme habitué à considérer la forme non plus comme fin en soi mais comme outil pour servir ses idées ; son français redevient alors naturel et idiomatique, ne dégageant plus qu'un subtil parfum d'étranger.

RÉCEPTION DE SES ANALYSES ET TRADUCTIONS

Hins sème donc une petite dizaine d'auteurs russes et ukrainiens sur le sol francophone, espérant qu'ils y prennent racine. A-t-il atteint son but ?

Il est difficile de quantifier l'impact des traductions de Hins, mais une chose est évidente : cet aspect de sa vie a suscité peu d'échos dont on ait gardé des traces. Selon Mortier, la raison en est que Hins a essentiellement publié dans des revues au lieu de rassembler ses articles en volume, comme l'ont fait Vogüé ou Wyzema (Mortier, 1967, p. 779). De plus, Hins ne publie que des extraits ou des petites nouvelles, ne donnant ainsi qu'un aperçu de l'auteur et de son œuvre.

Ne sous-estimons cependant pas le rayonnement de la *Revue de Belgique* et de *La Société nouvelle*. Si la seconde *Revue de Belgique*, fondée en 1864 par Charles Potvin, a surtout vocation historique, politique et économique, elle a également pour préoccupation de tenir son public bourgeois cultivé au courant de l'évolution des lettres contemporaines allemandes, russes, anglaises, scandinaves et polonaises. On y trouve essentiellement des chroniques d'information mais Trousson y relève trois articles de fond publiés au cours des années 1880, dont celui de Hins sur Dostoïevski (Trousson, 2000, p. 308). Francis Nautet, historien des lettres belges, fut très impressionné par la découverte des extraits des *Frères Karamazov* et écrit dans *La Société nouvelle* :

Je ne perdrai jamais peut-être le souvenir de ce soir où Georges Eekhoud, Gilkin, Giraud et moi, nous lûmes *L'Inquisiteur*. [...] C'est par un soir d'orage, un soir étouffant d'été, que Giraud nous fit la lecture du conte fantastique [*sic*] de Dostoïevsky. Eekhoud avait découvert cette traduction, due à M. Eugène Hins, dans une livraison de la *Revue de Belgique*, qui n'a pas l'habitude de publier souvent de pareils morceaux. Nous fûmes bouleversés. (Nautet, avril 1886, p. 375.)

Quant à *La Société nouvelle*, la couverture de cette dernière mentionne qu'elle était diffusée en Belgique, en France, en Suisse et aux Pays-Bas et on en retrouve un nombre important d'exemplaires en Italie, au Canada et aux États-Unis (Wilvers, 2002, p. 102). Son tirage était de 1500 exemplaires, ce qui était déjà non négligeable pour une publication littéraire ; de plus, le nombre de lecteurs devait être plus important que le nombre d'exemplaires, étant donné que ces revues se prêtaient volontiers (*idem*, p. 53).

La Société Nouvelle, lancée par MM. F. Brouez et A. James, est la plus posée, la plus éclectique des revues. Elle a – plus qu'elle n'affecte – certaines allures de jeune *Revue des Deux Mondes*. [...] Elle constitue, même en dehors de la Belgique, un des périodiques les plus renseignés et les plus sérieux au point de vue des idées nouvelles, quelles qu'elles soient. (Nion, août 1892, p. 101.)

Il se publie en Belgique un magazine : *La Société Nouvelle*, de reproductions internationales en effet, et qui est bien le plus intéressant [...] de tous les recueils imprimés en langue française. (Barrès, juillet 1892, p. 1.)

En ce qui concerne *L'Épopée animale* d'Eugène Hins, Auguste Gittée souligne dans son étude sur le conte populaire que la littérature russe orale n'est accessible au public francophone que dans un choix fort restreint et mentionne le livre de Hins comme étant l'une des trois seules sources disponibles, regrettant que le traducteur n'ait pas publié les volumes ultérieurs initialement prévus (Gittée, avril 1889, p. 371). Soulignons encore que c'est précisément de *L'Épopée animale* de Hins que s'inspire Sichler, critique français, pour donner les caractéristiques de ce genre de littérature (Sichler, 1886, p. 117).

Hins était donc connu du public averti, et apprécié par la fine fleur littéraire de l'époque, en Belgique certainement et sans doute en France également, quoique dans une moindre mesure. Et étant donné le rayonnement à l'étranger des deux revues dans lesquelles il a publié, il est très probable que ses traductions aient touché bien des lecteurs en dehors de notre pays.

CONCLUSION

Nous connaissons déjà le Hins pionnier du mouvement socialiste et de la Libre Pensée en Belgique. Il nous restait à remettre en lumière les indiscutables talents de Hins critique et traducteur, talents qui ont favorisé la diffusion de la civilisation et de la littérature russes dans le monde francophone. Lorsqu'on examine de près sa contribution de qualité, pionnière et perspicace dans ce domaine, l'on ne peut que s'étonner qu'elle soit si peu connue. Même si Eugène Hins n'a jamais considéré ses activités de passeur de culture russe comme l'objectif essentiel de sa vie professionnelle, même si l'on admet qu'elles soient en partie le fruit de son besoin d'échapper à son devoir de réserve, elles méritent d'être connues et reconnues.

Nous rendons donc hommage ici à Eugène Hins traducteur et lui rendons la place qu'il mérite parmi ceux qui, au 19^e siècle, ont permis au public francophone d'apprendre à connaître, et sans doute à apprécier, la Russie et sa littérature.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources

A. Archives : manuscrits d'Eugène Hins

Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, section des manuscrits, (B.R., Mss), II 7154 à II 7164.

B. Articles de périodiques

– Barrès (Maurice), « La Querelle des nationalistes et des cosmopolites », dans *Le Figaro*, n° 186, 4 juillet 1892, p. 1.

– Gittée (Auguste), « Le Conte populaire en Russie », dans *Revue de Belgique*, 15 avril 1889, pp. 370-289.

– Mortier (Roland), « La Pénétration de la littérature russe à travers les revues belges entre 1880 et 1890 », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 3, 1967, n° 3, pp. 777-794.

– Nautet (Francis), « Dostoïevsky », dans *La Société nouvelle*, 15 janvier 1886, pp. 190-199, et 15 avril 1886, pp. 365-387.

– Nion (François de), « Le Mouvement littéraire en Belgique », dans *Le Mouvement littéraire*, n° 11, 8 août 1892, pp. 101-102.

– Sluys (Alexis), « Discours à la mémoire d'Eugène Hins », dans *La Pensée*, n° 8, 23 février 1923, p. 2 ; n° 9, 4 mars 1923, p. 3, et n° 10, 11 mars 1923, p. 3.

C. Études

– Balliu (Christian), *Les Traducteurs transparents*. Bruxelles, Les Éditions du Hazard, 2002.

– Berman (Antoine), *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard, 1995.

– Boutchik (Vladimir), *Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français*. Paris, Oorbitg, 1935.

– Boutchik (Vladimir), *La Littérature russe en France*. Paris, Champion, 1947.

– Combes (Ernest), *Profils et types de la littérature russe*. Paris, Fischbacher, 1896.

– Courrière (Céleste), *Histoire de la littérature contemporaine en Russie*. Paris, Charpentier et Cie, 1875.

– Delsemme (Françoise), *Les Littératures étrangères dans les revues littéraires belges entre 1885 et 1889*. Bruxelles, Commission belge de bibliographie, 1973, 3 tomes.

– Léger (Héger), *Histoire de la littérature russe*. Paris, Larousse, 1907.

- Hemmings (F.W.J.), *The Russian Novel in France : 1884-1914*. Oxford, 1950.
- Horguelin (Paul), *Anthologie de la manière de traduire : domaine français*. Montréal, Linguattech, 1981.
- Mayné (Marc), « Hins et son expérience russe », dans E. Stols et E. Waegemans (édit.), *Montagnes russes. La Russie vécue par des Belges*. Bruxelles et Anvers, Éditions EPO, 1989, pp. 43-55.
- Mayné (Marc), *Eugène Hins, une grande figure de la Première internationale en Belgique*. Bruxelles, Classe des Lettres, 3^e série, t. 11, Académie royale de Belgique, 1994.
- Mounin (Georges), *Les Belles Infidèles*. Paris, Presse universitaire de Lille, 1955.
- Sichler (Léon), *Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours*. Paris, Dupret, 1886.
- Trousson (Raymond), « La Revue de Belgique et le cosmopolitisme littéraire », dans D. Dupont, G. Périlleux, A. Piette (édit.), *Au plaisir du texte*. Paris, Didier, 2000, pp. 295-308.
- Trousson (Raymond), « La Jeune Belgique et les lettres russes », dans J. Herman, L. Tack et K. Geldof (édit.), *Lettres ou ne pas lettres, Mélanges de littérature française de Belgique offerts à Roland Beyen*. Louvain, Presses Universitaires de Louvain, « Symbolae », 2001, pp. 555-564.
- Van Hoof (Henri), *Histoire de la traduction en Occident*. Louvain-la-Neuve, Duculot, « Bibliothèque de linguistique », 1991.
- Vogüé (Eugène-Melchior de), *Le Roman russe*. Paris, Librairie Plon, 1886.
- Wilvers (Fabrice), *La Société nouvelle et L'Humanité nouvelle*. Mémoire de fin d'études inédit. Bruxelles, U.L.B., 2002.

D. Versions effectuées par d'autres traducteurs que Hins et analysées dans notre article

- Gogol (Nicolas), *La Foire de Sorotchinetz*. Traduit par E. Halpérine-Kaminsky. Paris, Marpon et Flammarion, 1890.
- Gontcharov (Ivan), *Oblomoff. Scènes de la vie russe (1859)*. Traduction de P. Artamoff revue, corrigée et augmentée d'une notice sur l'auteur par Ch. Deulin. Paris, Perrin, 1877.
- Dostoïevski (Fedor), *Le Grand Inquisiteur*. Traduit par V. Derély dans la *Revue contemporaine*, 1886, disponible sur <http://bibliotheque-russe-et-slave.com/index1.html> (page consultée le 15 octobre 2011).

2. Les œuvres de Hins

A. Traductions du russe et de l'ukrainien et analyses de la littérature russe

- Pouchkine (Alexandre), *Eugène Onéguine, premier livre*. Traduction inédite de Eugène Hins, B.R., Mss, II 7160, 1881.
- *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire. L'épopée animale*. 2^e édit. Paris, L. Baillière et H. Messenger, 1883.
- « Ivan Tourguéniéff », dans *Revue de Belgique*, t. 45, 15 octobre 1883, pp. 206-212.
- *Préface* [aux *Confessions d'un assassin*]. Inédit. B.R., Mss, II 7163, octobre 1884.
- « Un romancier-psychologue russe. Féodor Mikhaïlovitch Dostoïevsky. 1. Les frères font connaissance », dans *Revue de Belgique*, t. 49, 15 février 1885, pp. 178-193 ; « 2. La révolte », t. 49, 15 mars 1885, pp. 299-314, et « 3. Le Grand Inquisiteur », t. 50, 15 mai 1885, pp. 61-84.
- « Un réaliste poète : Melnikof », dans *La Société nouvelle*, 25 septembre 1885, pp. 283-305.
- « Ivan Alexandrovitch Gontcharof. Oblomof », dans *La Société nouvelle*, mai 1886, pp. 472-493.
- « Un poète oukrainien. Tarass Grigoriévitch Chevtchenko », dans *La Société nouvelle*, mai 1887, pp. 501-518.
- « Nikolaï Vassiliévitch Gogol. La Foire de Sorotchinetz », dans *La Société nouvelle*, octobre 1887, pp. 308-316 ; novembre 1887, pp. 411-421 ; décembre 1887, pp. 517-525. Les articles ont ensuite été publiés en un volume : Nicolas Gogol, *La Foire de Sorotchinetz*. Traduit du russe par E. Hins. Bruxelles, 1887.
- « Léonide Andréief, Le Repos », dans *La Pensée*, n° 27, 5 octobre 1919, pp. 2-3.
- Anton Tchekof, *À qui la faute ?* et *Un roman dans une contrebasse*. traductions inédites. B.R., Mss., II 7155, s.d.

B. Traductions à partir d'autres langues que le russe et l'ukrainien citées dans l'article

- Homère, *L'Odyssée, avec une étude sur Homère*. traduit du grec par E.Hins. Mons, 1883.
- *Un conte du Pantchatantra : Un tisserand, sous la figure de Vishnou, devient l'amant d'une fille de râdjâ*, dans l'article inédit intitulé « Un précurseur deux fois millénaire de l'aviation », traduit du sanscrit par E.Hins. B.R., Mss, II 7156, s.d.

C. Études consacrées à la Russie

- « Russie : Émancipation des serfs », dans *La Liberté*, n° 8, 23 février 1873, p. 4.
- [Hins, E.], « Alexandre II et le nihilisme », dans *Revue de Belgique*, 15 mai 1881, pp. 23-25.
- « L'Évolution de la propriété terrienne en Russie », dans *La Société nouvelle*, 20 mars 1885, pp. 314-325.
- Heenens Gui [anagramme d'Eugène Hins], *Notes sur la Russie. I. Tableaux d'hiver*. B.R., Mss, II 7163, 1885.
- « Le conflit anglo-russe et le nouvel équilibre européen », dans *La Société nouvelle*, 25 mai 1885, pp. 29-46.
- Hamed, « Veut-on faire des nihilistes ? », dans *La Réforme*, 18 décembre 1888.
- « La Politique de la Russie. I. La question de l'Orient », dans *Revue de Belgique*, 15 juin 1889, pp. 109-132, et « II. En Asie », 15 juillet 1889, pp. 205-232.
- « À propos de la chute de Port Arthur », dans *Journal de Charleroi*, 8 janvier 1905.
- « La Situation en Russie », dans *Journal de Charleroi*, 11 juin 1905.
- « L'année 1920 », dans *La Pensée*, 2 janvier 1921.

D. Chroniques et rubriques périodiques

- [Hins, E.], *Au Hasard*, dans *La Liberté*, de 1867 à 1871.
- [Hins, E.], *Coups de pioches*, dans *La Liberté*, de 1871 à 1872.
- [Hins, E.], *Bulletin du Mouvement ouvrier international*, dans *La Liberté*, de 1871 à 1873.
- Diogène, *Au courant de la plume*, dans *Gazette de Charleroi*, de 1883 à 1888.
- Hamed, chronique hebdomadaire anticléricale, politique et sociale, dans *La Réforme*, de 1888 à 1890.
- Diogène, chronique hebdomadaire antireligieuse, dans la *Gazette de Charleroi*, de 1901 à 1902.
- [Hins, E.], chronique dominicale sociale, politique ou rationaliste, dans *Journal de Charleroi*, de 1903 à 1914.
- [Hins, E.], *Bulletin international de la Libre Pensée*, dans *Journal de Charleroi*, 1904.

E. Ouvrages didactiques rédigés par Eugène Hins

- *Des aspects de la conjugaison française*. S.l.n.d.
- *Modèle d'analyse littéraire : Le Cid de P. Corneille*. Gand, 1886.

– *Modèle d'analyse littéraire : Le Misanthrope, comédie en cinq actes de Molière*. Gand, 1886.

F. Œuvres littéraires et récits de voyage rédigés par Eugène Hins

– *Un an au Brésil*, Mons, 1884.

– *Les Confessions d'un assassin*, dans *Union littéraire belge. Concours 1884-1885*, Bruxelles, 1885, pp. 158-309.

– *Une « idylle bureaucratique » : Athanase Champinet*. Bruxelles, 1892.

– *Conte wallon*, inédit. B.R., Mss, II 7157, s.d.

– *Le Curé Jadouille*, inédit. B.R., Mss, II 7158, s.d.